Numéro 42

La Plume

Mars 2023

www.laplumedauphine.fr

Les Mots

Crédit : La Plume

La Plume

Journal de l'Université Paris-Dauphine - bisemestriel gratuit

n° 42

Université Paris-Dauphine
Place du Maréchal de Lattre de Tassigny
75775 Paris Cedex 16, France
Association loi 1901

Édito

41+1

Le point commun entre nos 42 numéros ? : la même base, les mots. L'équipe La Plume a choisi de leur rendre hommage aujourd'hui avec un dossier inédit sur les mots et leur impact. Découvrez les mots préférés des rédacteur.rices de La Plume et leur signification. Au programme aussi: "oblomovisme". Vous ne savez pas ce que ça veut dire? Pas de panique, on vous explique. Illustré par un photographe de La Plume, on vous propose aussi un dossier photos inédit de slogans en manifestations. Nos ultimes mots du dossier sur les femmes et la littérature.

Cinq derniers mots pour les cinq derniers articles hors dossier : tic-tac, ciné-tourisme, mastermind, fanzine, et papertowns.

Bonne lecture!

Jeanne Poëncin-Burat,
Rédactrice en chef

Directeur de publication : Wilhem Godeau
Rédactrice en chef : Jeanne poëncin-burat

Mise en Page
Wilhem Godeau
Christelle Dahan

— Conseil d'administration —
Président : wilhem godeau
Secrétaire Générale : Camille Guazzelli
Trésorier : Claire Dubreuil
Responsable technique, communication et création : Christelle Dahan

— L'équipe —
Elisa Aidan, Emile Auriol, Eva Danan Léo Dietsch, Ieva Dijkmans, Salomé Ferraris, Lou Gilbert, Wilhem Godeau, Lilya Grouze, Julien Haderer, Elsa Jamin, Pauline Kermoal, Hanna Kim, Marc-Adrien Marié, Benjamin Moinard, Léna Stern, Jeanne Poencin-Burat, Alexandre Da, Alice Schmidhuber, Amélie Rugreff, Antoine Lambert, Camille Guazzelli, Christelle Dahan, Claire Dubreuil, Colombre Bouthéon, Hanna Lugassy, Illiana Fages-Gouyou, Juliette Vieban, Justine Bernard, Kika Petit, Leah Kalousdian, Lena Stern, Louiza Seker, Matéo AUbry, Maxime Dhuin, Mayring Davesne.

— Nos partenaires —

Dauphine | PSL
UNIVERSITÉ PARIS

Financé par la cvec

Sommaire

Dau Talk - page 4

• ERASMUS - Lucia

Dossier - page 5-9

Les Mots

• Nos mots à nous

• L'Oblomovisme ou la poursuite de la paresse

• La force des mots

• Des femmes et des Lettres

Décryptage - - - - - - - - - - - - - - - - - - - page 10

• Il était une fois la mesure du temps...

International - - - - - - - - - - - - - - - - - - - page 11

• Quand le cinéma fait du tourisme

Débats - page 12

• Réformer les retraites en 2023 : l'obstination du gouvernement Borne

Sport - page 13

• La visualisation, ou comment se muscler depuis son canapé

Culture - page 14-15

• Ces villes qui n'existent que sur le papier

• Le fanzine ou le cri de la passion

NOUS CONTACTER !

www.laplumedauphine.fr

contact : laplumedauphine@gmail.com

NOUS SUIVRE !

La Plume

laplumedauphine

@LaPlumeDauphine

La Plume est un journal d'opinion et, à ce titre, n'est pas tenu de présenter des articles neutres et impartiaux. Le contenu de ce journal est indépendant de la direction de l'Université et des associations étudiantes. Les textes n'engagent que l'auteur et ne reflètent en aucun cas l'opinion de l'Université Paris-Dauphine, de PSL Research University ou des autres collaborateurs du journal.

- ISSN 2260-9857

Textes et images tous droits réservés à La Plume.

DAU TALK

ERASMUS - Lucia : “Je pensais que les Parisiens seraient plus arrogants. Je ne m’attendais pas à recevoir des notes, un drive, et beaucoup d’altruisme.”

Crédit : Lucia

Lucia, 20 ans, est une étudiante espagnole en Erasmus à Paris. Elle suit un an de cours à Dauphine. A Madrid, elle est inscrite en double degree « droit - science politique ». Pour La Plume, elle se confie sur son quotidien d’Espagnole à Paris.

Depuis combien de temps es-tu à Dauphine, pourrais-tu nous donner tes premières impressions sur Paris, Dauphine ?

Depuis septembre. Le campus est petit et pas universitaire comme à Madrid. Au début, ça avait vraiment l’air d’une « école ». J’ai surtout été étonnée par les associations à Dauphine : super présentes à la rentrée et qui organisent plein de soirées-bars. A Madrid, elles n’ont pas une aussi grande place. J’ai aussi adoré la Welcome Week ! Il y avait beaucoup d’activités et c’était l’occasion de faire connaissance entre Erasmus.

Justement, qui sont ces Erasmus à Dauphine ?

Les Espagnols sont la nationalité la plus représentée. Mais j’ai aussi des amis qui viennent d’Amérique. Au S1, on était un groupe avec des Autrichiens, Colombiens, Espagnols. Beaucoup sont repartis alors que nous les Espagnols on reste toute l’année.

Quels sont tes clichés sur les Français VS la réalité ?

Je pensais que les Parisiens seraient plus arrogants, pas prêts à aider. Je ne connaissais que le sud-ouest français avec une culture plus proche de l’Espagne... Je ne savais pas que vous seriez tous nouveaux (en LISS). Tous les gens sont hyper sympas avec moi et hyper généreux. Je ne m’attendais pas à recevoir des notes de gens, un drive, beaucoup d’altruisme. Et pour les soirées : louer un bar avec la promo c’est hyper stylé.

Paris ou Madrid comme ville étudiante ?
Pour faire la fête ?

Je préfère Madrid : on faisait des soirées surtout dans des apparts, moins dans des bars.

Pour se cultiver ?

Paris. Il y a des musées, des monuments ; on est allés au théâtre, au ciné, il y a beaucoup de parcs, de châteaux autour de Paris...

Pour travailler ?

En termes de vie universitaire, je préfère Dauphine. A Madrid je n’avais cours que le matin donc mes amis je les voyais dehors.

En quoi consistent ton parcours, le contenu de tes cours ici ?

Je fais des cours avec la « LISS » et d’autres avec les Erasmus : « Parcours cours international ». J’ai suivi une introduction au droit français : en tant qu’étudiante de droit j’ai beaucoup aimé comparer les deux systèmes. On a même eu l’opportunité d’aller au tribunal de Paris voir des procès. J’ai aussi adoré mes cours « Islam & the State » et « Lebanon studies ». Ça m’a permis de connaître une culture et une religion nouvelles. Avec la LISS, j’ai beaucoup de sociologie et de science politique. J’ai beaucoup aimé la « socio de la politisation », les rapports entre nous - en tant que citoyen- et comment on peut s’engager en politique.

Quel souvenir ou anecdote garderas-tu de cette année à Dauphine ?

Les gens, les rencontres ! Les repas dans le CROUS : aller manger avec quelqu’un un jour, un autre jour avec quelqu'un d’autre... Ah oui et j’adore le vélib’ ! De chez moi, je tourne à gauche et j’ai la tour Eiffel. C’est une des meilleures expériences ! Je vais en vélib’ jusqu’à la ligne 6 pour prendre le métro et voir la Tour Eiffel.

et de la France ?

La dune du Pyla. Ça m’a impressionné : la mer d’un côté, de l’autre la forêt, comme un rêve....

Quelque chose à rajouter ?

Je pense que cette année va me marquer. C’est la première fois que j’habite toute seule. Ça va beaucoup m’aider pour mon futur d’avoir grandi en maturité, tous les souvenirs, être dans un nouveau pays. Même si la rentrée en Espagne va être difficile. Je suis déjà nostalgique du semestre dernier. C’est une expérience différente, beaucoup de gens sont partis...

Interview par Colombe Bouthéon
L3 LISS

Crédit : Flickr.com

NOS MOTS À NOUS

Difficile de commencer ce dossier sur les mots sans vous partager nos mots préférés. Alors on a décidé de faire un condensé des expressions/mots favoris des membres de l'équipe. Liste non exhaustive et à compléter. Et vous?

Accent circonflexe : ou chapeau chinois pour les intimes, ce mot est si commun qu'il m'a fallu faire une recherche sur google pour l'orthographier correctement.

A pied de chaussettes : dans le nord de la France, même pas froid aux orteils, on se balade sans chaussons pour nos petits petons. Après tout, les chaussettes c'est suffisant, non ? Justine

Babouin : "bande de babouins braillards et empotés" restera à jamais une référence dans la fandom Harry Potter. Sinon, ca vient de "bab", une onomatopée représentant le mouvement des lèvres quand on le prononce, qui est aussi à l'origine de babiller. The more you know. Ieva

Hiatus : un mot que je n'ai pas su prononcer dans un exposé, et sur lequel toute la classe m'a reprise. Petit traumatisme qui est devenu une anecdote, à force. Ieva

Nycthémère : un mot qui en surprendra plus d'un lors de vos dîners du samedi soir, idéal pour rendre confus votre auditoire. N'hésitez pas à souhaiter un joyeux nycthémère à votre maternelle ce dimanche 4 juin. Kika

Oxymore : un mot dont l'étymologie est elle-même oxymorique, « oxus » signifiant « aigu, fin » et « môrus » voulant dire « épais, stupide » en grec ! Notons que nycthémère est aussi étymologiquement oxymorique. Kika

Nala : c'est le prénom de mon chat. Iliana

Nyctalope : à l'image du chat, tout le monde a déjà rêvé de liberté nocturne. Me concernant, j'envie souvent ces félins pour qui la nuit est devenue une aire de jeux. Mayrig.

Un schlouk : boire un schlouk, c'est boire une gorgée, dans le Grand Est. En Alsace ou en Lorraine, on peut dire : tu veux un schlouk ? Ne pas sortir pendant un date, sauf si vous êtes à Stras' (Strasbourg pour les habitués). Leah.

Tartiflette : Ce mot dérive du nom de la pomme de terre en savoyard, tartifla, terme qu'on trouve aussi en provençal tartifle. Accessoirement, c'est le plat le plus bon de la terre.

Tambour : de façon évidente, l'instrument. Le son est fun, et capture bien l'essence de la délicate mélodie que l'on produit lorsque l'on en joue. Iliana

L'équipe La Plume

Crédit : Le chat d'Iliana

L'Oblomovisme ou la poursuite de la paresse

OBLOMOVISME n.m. État de paresse extrême, de rêverie passive, d'apathie, de léthargie, d'inertie qui se manifeste dans l'horreur du travail et de la prise de décision.

Un mot qui définit un état par lequel nous sommes tous passés. Une flemme intense, un subtil mélange d'angoisse et de déni, qui donne naissance à cette formidable habitude : la procrastination. Le néologisme "oblomovisme" a une histoire : un personnage en est à l'origine, et incarne ce mot.

Ce personnage n'est autre que Ilya Ilitch Oblomov, héros du roman du même nom Oblomov de l'auteur russe Ivan Gontcharov, paru en 1859.

Oblomov est un personnage qui érige la paresse en bouclier contre les conventions. Dans une société russe en plein virage sociétal et idéologique, Gontcharov peint aussi bien l'archétype de l'"Homme de trop", paresseux et mélancolique, et un phénomène de société, l'oblomovisme.

Oblomov, présentation d'un propriétaire terrien apathique

Le récit se déroule au sein de la société russe, avant l'abolition du servage en 1861. Le héros, Oblomov, appartient à la classe des maîtres : il est propriétaire terrien et possède 300 serfs. Né avec une cuillère d'argent dans la bouche, il a grandi dans le pays merveilleux de sa famille, le domaine de l'"Oblomovka" où les matins ensoleillés succèdent aux nuits étoilées, sans encombre, rythmées de naissances, de baptêmes, de traditions. Le cours naturel des choses s'y poursuit, et la mort, la vie ne sont ni assez tragiques ni assez joyeuses pour troubler la paix originelle du domaine. L'Oblomovka est un jardin d'Éden. Ni le lourd, ni le léger n'existent, ils sont insupportables ; on y préfère la quiétude et la suite éternelle des jours. À l'Oblomovka, il ne se passe rien de mirobolant mais on y est heureux. L'action, le travail, la confrontation au réel sont des valeurs contraires à l'éducation d'Oblomov et chaque rencontre avec la réalité est alors un douloureux rappel du paradis perdu de l'enfance. Gagnant en âge, le héros, maintenant trentenaire, s'est enlisé dans une routine aseptisée d'apparence médiocre. Remettant tout à demain et parvenant rarement à quitter la position allongée et sa robe de chambre, il demeure happé par la nostalgie des temps heureux de sa jeunesse dorée.

Oblomov dérange autant qu'il fascine, par son apathie chronique et volontaire. Il consacre ses journées à la rêverie et à la contemplation du temps qui passe. Il ne bouge pas, ne prend jamais de décision, et refuse catégoriquement d'entamer la moindre action. Son crédo : "pourquoi faire?". Face à l'absurdité de l'existence, il choisit de limiter au maximum ses efforts, aussi bien physiques que relationnels. Il refuse de se complaire dans les mondanités futiles de la société saint-pétersbourgeoise et de s'user dans l'exécution de tâches fatigantes et vides de sens. Rien à ses yeux, pas même l'amour, ne vaut le coût de l'effort. Aussi, il s'enferme dans une vie de paresse et d'oisiveté, se condamnant à rechercher le bonheur dans l'inertie, à l'écart du monde. Il est émotif, simple et bon, naïf sans être stupide. Contrairement à ses congénères, il laisse chacun de ses mouvements trahir ses états d'âme. Et, dans son refus de tout divertissement, dans son paisible renoncement à vivre, on peut trouver une forme de sagesse.

La paresse comme transgression sociale

Dans ses habitudes et dans ses rêves, Oblomov se place dans une posture de refus du monde. Il incarne un héros romantique mais qui ne rêve pas du feu de la passion ; il passe ses journées tout en désenchantement, témoin oculaire des tribulations de ses connaissances qui lui rendent visite. Il refuse à la fois les événements en société, abandonne le travail de fonctionnaire, la rédaction de dossiers, renonce à acquérir des grades, à devenir quelqu'un. En ceci, il est anticonformiste en persistant, malgré le jugement de son entourage, dans son mouvement et son idéal oisif. La paresse est à la fois maîtresse de sa vie et transgression, comme Oblomov est à la fois lâche et courageux.

> "La paresse est à la fois maîtresse de sa vie et transgression, comme Oblomov est à la fois lâche et courageux."

La fin du romantisme...

Oblomov est romantique dans une société qui ne l'est plus. Cette société russe est en proie à des réformes politiques et sociétales. Le servage, dont profitent les maîtres, est la source de la plupart des maux sociaux et psychologiques de l'époque, et son abolition est imminente. Contre le réalisme, le romantisme est inaudible. L'oisiveté d'Oblomov est donc une révolte personnelle et muette, et la paresse devient l'aboutissement du romantisme face au réel qui en a triomphé.

En prônant une vie simple, de peu de choses, proche de la nature, à contre-courant de la société russe qui s'urbanise, s'occidentalise et s'industrialise doucement, il incarne un héros décroissant opposé à la modernité.

Actualités et limites d'un mode de vie fondé sur la paresse

D'aucuns verront dans la figure de cet anti-héros, la forme moderne de l'ataraxie épicurienne : fuyant le dynamisme vain d'individus en quête de divertissement. La gloire, la réussite économique, les distractions éphémères (sorties au théâtre, banquets...), sont alors autant de chimères qui détournent l'individu du seul bonheur, résidant dans l'expérience contemplative d'une vie simple et sans effort. Aussi, loin d'être un vice, la paresse serait plutôt une forme de sagesse et de résistance à la cadence effrénée d'une vie de travail, épuisante et abrutissante. Critique de la pensée entrepreneuriale et progressiste, incarnée par le personnage de Stolz, le héros positif et

Crédit : DALL·E 2023-02-08 22.14.13 - realist painting melancolic man in a red robe on a sofa looking out of a window in the 19th century

meilleur ami d'Oblomov dans le roman, le philosophe Robert Dumas synthétise ainsi: "Si conquérir inlassablement nous empêchait tout simplement d'être au monde?" (NDP: DUMAS, Robert. « Oblomov de Gontcharov », Médium, vol. 39, no. 2, 2014, p. 159).

Le lecteur sera peut-être, à son tour, tenté de reprendre à son compte le crédo en dilettante du "pourquoi faire ?", défendu par Oblomov. La procrastination et la crise de sens sont, en effet, si ce n'est un passage obligé, choses courantes chez tout étudiant du supérieur, tentant d'articuler sa vie autour de ses études, de ses loisirs et de la construction de son projet professionnel. Et, sans se revendiquer radicalement de cette "flemme de vivre" (GONTCHAROV, Ivan, Oblomov, 1852 ,trad. fr., Lausanne, L'Age d'Homme, 1988, p. 169.), chacun saurait trouver en Oblomov le reflet d'une partie de lui-même, en prise avec ses choix de vie.

Cependant, le lecteur ne doit pas se tromper sur la nature utopique de la philosophie portée par le protagoniste. Oblomov est, en effet, un riche propriétaire terrien. Son oisiveté est permise et entretenue par la rente qu'il perçoit. Comme le dénonce la critique léniniste (NDP: DARGE, Fabienne, "« Oblomov » ou l'éloge de l'oisiveté", Le Monde, p.11, 31 mai 2013.) de l'oblomovisme, cette apathie existentielle masque en réalité un rapport de domination et d'exploitation. La noblesse a l'apanage de la paresse ; et naturellement le confort des uns se fait au détriment du dur labeur des autres. À cela s'ajoute que le personnage principal du roman demeure profondément malheureux. Oblomov ne parvient pas à échapper à sa crise existentielle, et plonge dans un nihilisme qui le perdra. Son installation dans l'inertie ne le sauve donc pas, et l'isole progressivement du reste de la société, au point qu'il en perd la femme qu'il aime.

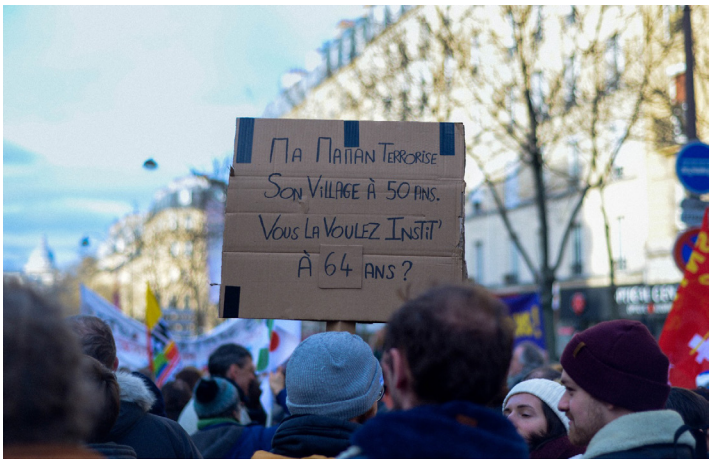
> "Ce modèle réintroduit la question de la paresse et du repos, au sein de notre société capitaliste marquée la vitesse, le mouvement, la performance et la technique."

Loin de nous donc, l'idée d'ériger l'oblomovisme en modèle de vie à suivre. Cependant, sa radicalité suscite un certain malaise et ravive en chacun, un doute existentiel sur les raisons qui le poussent à l'action plutôt qu'à l'inertie.

Plus généralement, ce modèle réintroduit la question de la paresse et du repos, au sein de notre société capitaliste marquée la vitesse, le mouvement, la performance et la technique. Cette notion continue ainsi d'être au cœur de l'actualité : en septembre 2022, la députée EELV Sandrine Rousseau défendait, par exemple, sur FranceInfo, le "droit à la paresse" dans une "société écologique [...] de ralentissement". Du débat au sein de la gauche sur la valeur du travail (sur son rôle intégrateur ou au contraire son caractère aliénant, légitimant un "droit à la paresse"), à la réforme des retraites et l'empiètement du temps de repos accordé aux personnes âgées, l'articulation entre temps de travail et temps libre demeure l'enjeu de luttes et de négociations au sein de la société.

Alice Schmidhuber, L3 LISS
Leah Kalousdian, M1 MIDO

La force des mots



Crédit : Nils Lepêtre

Crédit : Nils Lepêtre

Crédit : Nils Lepêtre

Crédit : Nils Lepêtre

Crédit : https://pxhere.com/fr/photo/557286

Des femmes et des Lettres

Littérature et féminisme n'ont pas toujours fait beau ménage. Les femmes, aussi bien en tant qu'écrivaines qu'héroïnes, se sont longtemps vues exclues du monde littéraire. Les personnages féminins sont les victimes de cette tragédie de plumes et papiers.

S'il y a bien deux choses que j'aime, ce sont les livres et les femmes. Et lorsqu'on les lie, ça fait des étincelles. La littérature a longtemps été un domaine dominé par les hommes. Aujourd'hui encore, leurs œuvres se voient accorder une place importante, notamment dans la fiction. Mais alors se pose la question de l'écriture de personnages féminins, et de la représentation des femmes dans la littérature produite par des hommes. Comment créer un personnage réaliste, intéressant, et marquant lorsque ce n'est pas notre domaine de prédilection ?

Dans la littérature classique, certains personnages féminins ressortent : Jane Eyre, la Princesse de Clèves, Elizabeth Bennett... Leur point commun ? Toutes sont les héroïnes de romans écrits par des femmes. Un premier problème se pose : les femmes sont rarement au cœur de l'écriture des hommes. A quelques exceptions près - chez Balzac et Maupassant, principalement -, les personnages principaux des plus grands romans des siècles derniers sont en majorité des hommes. Les femmes ont longtemps été absentes ou du moins secondaires dans les pages de romans. Ce manque d'importance donné à leurs histoires explique le peu de profondeur de bien des personnages féminins. Pour écrire des héroïnes intéressantes, encore faut-il leur laisser une place au sein des œuvres littéraires.

> “Pour écrire des héroïnes intéressantes, encore faut-il leur laisser une place au sein des œuvres littéraires.”

Si on dépasse la barrière du manque de personnages et donc du manque de matière à analyser, on peut s'intéresser aux lexiques utilisés pour décrire les femmes dans les romans. Le choix des mots est essentiel pour comprendre quelle place est donnée au personnage, et à fortiori aux femmes en général. Certains chercheurs se sont donc penchés sur la caractérisation des femmes au niveau le plus resserré. Le champ lexical utilisé pour évoquer les femmes se distingue de celui utilisé pour les personnages masculins. La femme décrite par Zola est la somme de son environnement, de son histoire, et d'une symbolique qui lui est propre. La construction du personnage se fait en plusieurs couches. Le travail d'écriture lui donne un relief nécessaire à la mise en place d'un décor et d'une intrigue efficaces. La question du genre de l'auteur, et donc de ses biais inconscients à l'égard des femmes, est essentielle. L'écriture d'un personnage féminin est influencée par des prénotions et des idéaux, qui trouvent bien souvent leur source dans le rapport au genre des auteurs.

Mais que dit le personnage féminin de son époque ? Est-il le produit de représentations de la femme au moment de son écriture, ou plutôt le miroir d'une réalité ? Il est difficile d'imaginer que les auteurs laissent de côté leurs personnages féminins au point de ne pas leur conférer de véritable but dans leur récit. Alors comment les femmes sont-elles utilisées dans la littérature ? Sont-elles de simples adjuvantes à la grandeur d'un héros masculin, ou peuvent-elles se développer en tant que personnages complets ? Les exemples d'Eugénie Grandet, Thérèse Raquin, ou La cousine Bette donnent à voir des femmes fortes, au centre de leur propre histoire, et dont la psychologie est disséquée tout au long d'un roman. Pourtant, cette littérature s'inscrit plutôt dans une critique de la société du XIXème siècle et une étude des conditions sociales dans une tendance naturaliste. Là encore, le personnage féminin serait donc un outil pour servir le dessein quasi-scientifique de son auteur.

Les femmes n'ont pas été gâtées par la littérature des siècles passés. D'Anna Karenine à Emma Bovary, la femme est victime de ses passions, mélancolique, séductrice. De Madame de Rénal à Madeleine Forestier, elle est secondaire à un personnage masculin. Mais si les héroïnes romanesques ont su traverser les époques, c'est bien que certains écrivains ont su trouver le mot juste.

Iliana Fages-Gouyou,
L3 LISS

DÉCRYPTAGE

Crédit : Flickr.com

Il était une fois la mesure du temps...

Pendant des millénaires, le temps était mesuré à partir de l'observation du ciel et de la rotation de la Terre sur elle-même. Le progrès scientifique a affiné la mesure du temps. Cela se fait désormais à partir des propriétés des atomes. Cet article va explorer la course semée d'embuche vers la précision.

Les premières tentatives de mesure du temps

Dès l'Antiquité, la mesure du temps a été nécessaire afin d'organiser la vie sociale et religieuse des sociétés. L'Humanité s'est d'abord repérée dans le temps grâce à l'observation des phénomènes naturels périodiques comme les saisons. Les premiers instruments de mesures du temps se basent ainsi sur le mouvement des astres, et notamment le soleil.

Le gnomon (voir photo) va être la première invention de l'Homme pour mesurer le temps. Cet instrument, né probablement au deuxième millénaire avant notre ère, est simplement un bâton planté dans le sol. Au fil de la journée, l'orientation et la taille de l'ombre évoluent en fonction de la course du soleil. Perfectionnant ce système, les Égyptiens ont inventé le cadran solaire vers 1500 ans avant J.-C. Le soleil projette une ombre sur une pierre, divisée généralement en douze ou vingt-quatre parties qui représentent une journée. De même que le gnomon, la longueur et la direction de l'ombre indiquent le moment de la journée.

Cependant, ces deux méthodes ne permettent qu'une mesure approximative du temps car la course du soleil varie selon les saisons. Elles indiquent l'heure uniquement lorsque le soleil n'est pas voilé.

C'est alors que vient la clepsydre dont la plus ancienne trace remonte à l'Egypte et date de 1400 avant J.-C. L'instrument consiste en un vase percé à sa base qui laisse écouler un mince filet d'eau dans un autre vase placé en dessous. Des graduations indiquent le niveau de l'eau, qui diminue avec le temps qui passe.

Mais observer ainsi le temps conduit à une mesure élastique au cours de l'année. Une heure étant plus courte en hiver qu'en été.

En route vers la précision !

Il faudra attendre la fin du XIIIe siècle pour que soient fabriquées les premières horloges mécaniques donnant une heure à intervalle régulier. Les premières, souvent dépourvues de cadran, se contentent de sonner l'heure pour indiquer aux moines les moments de prières. L'introduction de l'horloge mécanique en Europe va bouleverser l'appréhension du temps. La première heure de la journée, auparavant associée au lever du soleil, est dorénavant fixée à minuit.

“Il faudra attendre la fin du XIIIe siècle pour que soient fabriquées les premières horloges mécaniques donnant une heure à intervalle régulière.”

Puisque certains atomes émettent des ondes à fréquence régulière, pourquoi s'en priver pour mesurer le temps ? En 1928, l'ingénieur électrotechnicien Warren A. Marrison met au point un dispositif permettant de mesurer le temps à l'aide d'un atome, le quartz. Une pile génère un choc électrique qui fait vibrer un morceau de quartz. Les vibrations du quartz entraînent un moteur qui actionne un mécanisme faisant tourner les aiguilles à intervalles réguliers.

Toujours à la quête de la meilleure précision possible, des savants inventent en 1958 l'horloge atomique qui utilise la fréquence de vibration de l'atome de césium pour mesurer le temps.

Ces inventions vont entraîner un changement de paradigme, qui va conduire en 1967 à définir la seconde non plus à partir de phénomènes astronomiques mais à partir d'atomes. Plus précisément à partir de l'atome de césium, un métal facilement manipulable.

Aujourd'hui, l'heure indiqué sur nos téléphones est une heure UTC, qui s'appuie sur près de 500 horloges atomiques. Ces horloges sont d'une telle précision qu'elles ne se dérèglent que d'une seconde sur 160 millions d'années.

Autant vous dire que cette quête vers la précision a été une grande victoire !

Ryan Belaiche
L2 LSO

Crédit : Flickr.com

Quand le cinéma fait du tourisme

Vous avez rêvé des jungles de « Jurassic Park », des déserts de « Star Wars » ou encore des cités de « Game of Thrones »... : le « ciné-tourisme » est fait pour vous. Attention toutefois à l'envers du décors, qui se cache derrière le mythe...

L'envie de rentrer dans le décor

Retrouver les décors d'une œuvre qu'on a aimée n'est pas un nouveau concept (Saint-Tropez doit bien sa célébrité à Brigitte Bardot).Et l'avènement des plateformes de streaming et des séries internationales a décuplé le phénomène. Ce ne sont pas toujours les décors les plus spectaculaires qui sont recherchés : la librairie de Nothing Hill ne serait sans doute pas autant photographiée si elle n'avait accueilli la romance entre Julia Roberts et Hugh Grant.

Ce phénomène prend de l'ampleur et les tour-opérateurs s'organisent. Fini le temps où le ciné-tourisme ne consistait qu'à se rendre dans les studios hollywoodiens ou à visiter des lieux emblématiques. On voyage désormais dans le monde entier en mode thématique, pour découvrir les lieux de tournages des films ou séries-cultes.

Le business s'en prend aux trips

Les productions cinématographiques ont un impact significatif sur le tourisme et l'économie d'un pays.

Harry Potter a attiré à sa suite, 230% de visiteurs supplémentaires dans le comté de Northumberland, générant des revenus de l'ordre de 10 M d'€ entre 2011 et 2013. Magique !

En Irlande du Nord, les fans de Westeros sont également venus en masse : +229% de touristes !

De l'autre côté du globe, La trilogie du Seigneur des anneaux a fait bondir le tourisme annuel de la Nouvelle-Zélande qui est devenue la deuxième activité économique du pays en 2012.

Redorer une image avec la meilleure des pubs

Le ciné-tourisme permet aussi de redorer une image un peu entachée. Après la sortie du film Dunkerque en 2017, la ville portuaire rasée à plus de 80% pendant la 1ère Guerre mondiale et boudée aussi bien des Français que des touristes, a bénéficié d'un net regain d'attention. La fréquentation touristique de la ville a augmenté de 30% après la sortie du film (et le tourisme britannique, de 350% l'été suivant).

Plus récemment, bien des années après l'épicerie Collignon d'Amélie Poulain, Emily in Paris a ramené vers la capitale, les touristes qui l'avaient désertée pour cause de travaux, poubelles et autres pickpockets. A Paris aussi, on considère qu'1€ investi dans le cinéma permet de générer 6,62 € de recettes.

Même la réputation sulfureuse d'antan attachée au quartier du Panier à Marseille, n'a pas résisté à la publicité offerte par Plus belle la Vie.

L'envers du décor

Cette médaille a pourtant son revers.

La sur-fréquentation détruit parfois les lieux de culte. A la suite du film La plage, la baie thaïlandaise Maya Bay a souffert d'un tourisme trop important qui a détérioré durablement son écosystème. En Croatie, la ville de Dubrovnik qui croule sous les hordes de touristes venus voir les décors de King's Landing, a dû limiter le nombre de visiteurs.

Plus inattendu, le cinéma a également relancé une pratique morbide, le Dark Tourism, qui consiste à se rendre sur des lieux de tournage macabres.

Depuis la diffusion en 2015, de la série Narcos qui raconte la vie criminelle du trafiquant de drogue colombien Pablo Escobar, les visites de son fief de Medellín, où sont concentrés les principaux lieux de tournage, ont augmenté de près de 25%.

Après la diffusion de la série Chernobyl en 2019, 17 000 visiteurs ont été comptabilisés sur le site de la catastrophe nucléaire, soit 8000 de plus que l'année précédente !

Jetons un voile pudique sur l'indécence des selfies pris à Auschwitz par ces touristes venus à la suite de la série Shoah...

A suivre ?

A la fois manne économique et ogre dévorant ses enfants, le ciné-tourisme n'a sans doute pas fini de prospérer.

Aussi longtemps que seront produits des films et séries s'inspirant de décors réels, les téléspectateurs seront curieux de découvrir les lieux « en vrai ».

En oubliant toutefois que, tout comme les acteurs, ces décors naturels bénéficient parfois de beaucoup de maquillage. Attention donc aux déceptions qui surviennent quand le touriste ne retrouve pas son château pimpant, son mur de glace ou son lac enchanteur. Car c'est aussi ça, la magie du cinéma : sublimer le réel pour le rendre plus beau à l'écran.

Camille GUAZZELLI
L2 LSO

Crédit : Nils Lepêtre

Réformer les retraites en 2023 : l'obstination du gouvernement Borne

Alors que le gouvernement ne cesse de se battre pour une réforme massivement impopulaire, les Français se mobilisent pour témoigner de leur non-adhésion à ce projet de société dans lequel leur vie n'a plus qu'une notion de marchandise.

État des lieux d'une réforme impopulaire

93%, c'est le pourcentage de français actifs, c'est-à-dire en situation d'emploi, qui sont défavorables à un report de l'âge légal de la retraite (Institut Montaigne). L'impopularité de cette réforme témoigne du déni dans lequel le gouvernement n'a cessé de plonger depuis septembre 2022, alors que le pays est en état de crise dans la majorité des secteurs : santé, éducation, jeunesse, économie. L'argument mis en œuvre par le gouvernement repose sur la « nécessité » de ce report de l'âge légal, en comparant notre situation à celle de nos voisins européens. Mais pourquoi la France devrait calquer les modèles de ses voisins, alors qu'elle à représenté un modèle social en termes de progrès des droits humains ? Le lundi 6 février marque le début de l'examen de la loi qui s'annonce brûlant. La majorité relative devra faire face aux multiples attaques de tous bords, en tentant de tenir le cap : « On sent une vraie fragilité dans nos rangs », confie un cadre macroniste.

> « L'un des succès de ces manifestations repose sur l'hétérogénéité des manifestants »

Des mobilisations massives

Les manifestations successives depuis le 19 janvier ont été un franc succès d'après les médias ainsi que les militants. Bien que les chiffres soient toujours source de discorde entre la préfecture de police, les syndicats ainsi que les cabinets de comptage, des centaines de milliers de français se sont déplacés dans les villes de France, faisant suite aux préavis de grève déposés par les syndicats interprofessionnels tels que la CGT, la CFDT ou bien Solidaires.

Un des succès de ces manifestations repose sur l'hétérogénéité des manifestants. En effet, ce sont notamment les étudiants, pleinement conscients de l'enjeu politique qui est en train de se jouer, qui se sont massivement mobilisés dans les lycées comme dans les universités. En témoigne la photographie du 19 janvier ou les fédérations et syndicats étudiants se sont regroupés dans un cortège commun. Résultats, 2,8 millions de manifestants le mardi 31 janvier selon le recensement de la CGT (Le Parisien).

« Tu nous mets 64, on te re-Mai 68 »

Si les mobilisations semblent avoir été jusqu'à présent un succès, la question de la suite vient à se poser : quelles stratégies mettre en place pour que cette réforme n'aboutisse pas ? A la manière des précédentes réformes (2010 ou 2014) qui ont aussi connu des journées de mobilisation forte, l'adhésion des Français à ces réformes n'a été que très peu favorable. Aujourd'hui, l'union de tous les secteurs et de toutes les générations semble être de mise pour parvenir à faire plier le gouvernement. Ainsi, le soutien massif du peuple aux côtés des syndicats est aussi important que l'implication des députés d'opposition à ralentir le processus de loi en déposant une foule d'amendements. : « Oui, nous faisons de l'obstruction sur le fond pour répondre à ce qui est en train de se passer dans la rue, car nous devons bloquer ce projet de loi », fustige la députée écologiste Sandrine Rousseau aux micros des journalistes.

Mayrig Davesne

La visualisation, ou comment se muscler depuis son canapé

Crédit : Flickr.com

SPORT

Dans un monde idéal, nous pourrions nous téléporter à Charenton 30 minutes avant les partiels depuis notre salon, avoir de vraies pauses déjeuner à Dauphine, ou encore ne pas avoir de personnes qui utilisent les ascenseurs pour aller au premier étage à 8h30. Les études en neurosciences n'ont malheureusement pas trouvé de solutions à ces problèmes, mais ont néanmoins débouché sur certaines découvertes qui pourraient intéresser les plus occupés ou fainéants d'entre nous : et si vous pouviez développer votre masse musculaire rien qu'en vous imaginant faire du sport ?

Si cette promesse ressemble à une des publicités douteuses qui apparaissent lorsque vous désactivez AdBlock, il s'agit d'un sujet de recherche sur lequel se sont réellement penchées les neurosciences. Le concept clef ici est celui de la visualisation, ou « motor visualisation ». Par « motor visualisation » est entendu le fait pour un individu de se visualiser en train de faire un mouvement physique au plus haut de ses capacités ou en dépassant celles-ci.

Quelques études sur la visualisation

En 1992, une étude a montré que la pratique de la visualisation a résulté en un accroissement de la force physique à un niveau comparable à celui d'exercices réels (Yue et Cole, 1992). A l'issue de quatre semaines d'expérience, les participants s'étant physiquement entraînés ont vu la force de leur petit doigt augmenter de 29,8%, contre 22% dans le cas de la visualisation (3,7% pour le groupe contrôle). Le gain de force musculaire permis par la visualisation semble cependant diminuer lorsque la taille des muscles devient plus importante : 13,5% pour la flexion du coude (Ranganathan et al., 2004).

> « Le cerveau est un déterminant majeur de la force physique. »

Mais dans le cas d'une impossibilité d'exercice physique comme lors d'une immobilisation avec plâtre, la pratique de la visualisation permet de limiter la perte de force musculaire (Clark et al., 2014). Dans une étude menée aux Pays-Bas, les participants se sont fait immobiliser leur poignet pendant quatre semaines. La moitié d'entre eux a eu recours à la visualisation cinq fois par semaine à raison de 10 minutes par session, tandis que l'autre moitié restait passive. Les résultats sont frappants : le groupe passif a vu une diminution de 45,1% de la force musculaire du poignet, alors qu'il ne s'agissait que de 23,2% pour l'autre groupe. La visualisation a donc permis de presque diviser par deux la perte de force. Ceci soutient l'idée selon laquelle le cerveau est un déterminant majeur de la force physique.

Le « mastermind » de la force physique

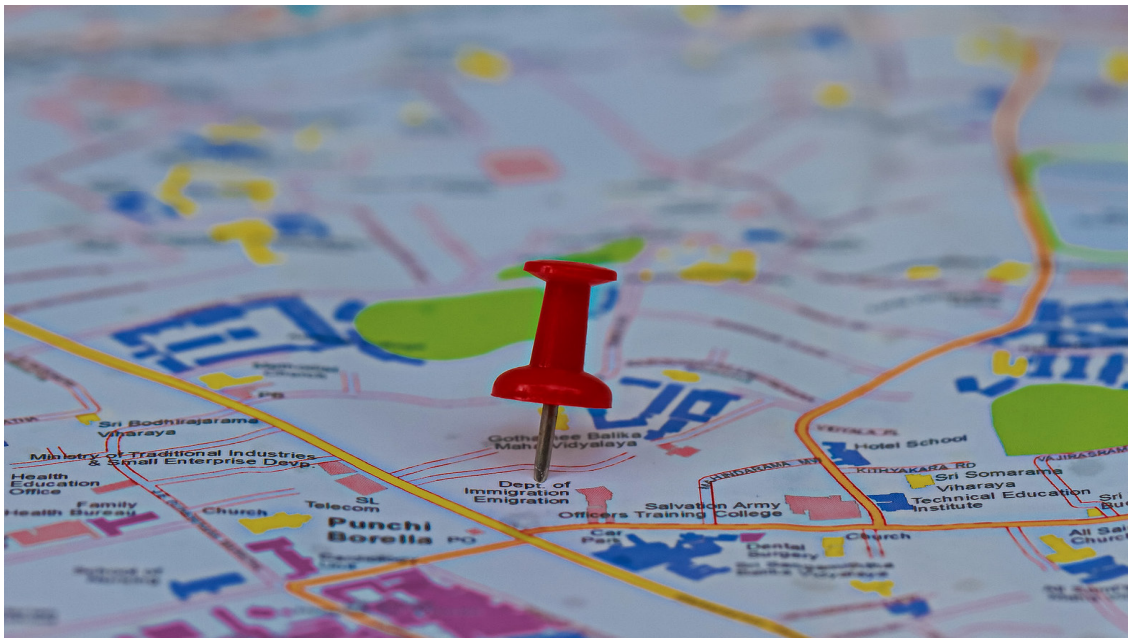
Les études neuroscientifiques montrent que la visualisation d'un exercice physique, ou maximal isometric contraction (IMC), active les mêmes circuits neuronaux stimulés lors d'exercices réels, ou maximal voluntary contraction (MVC). Ainsi, les gains de forces observés lors d'IMC s'expliquent par le maintien et le renforcement des circuits neuronaux concernés. Une étude a également démontré l'amélioration dans l'exécution de mouvements physiques en lien avec l'intégration de la pratique de la visualisation dans les programmes d'entraînements d'athlètes (Hynes et Turner, 2020). L'IMC est particulièrement efficace pour augmenter la vitesse d'exécution et l'explosivité musculaire. Mais cette dernière étude observe que plus le nombre de muscles mobilisés par l'exercice imaginé est important, moins la visualisation permet d'augmenter la force musculaire.

La visualisation : pratique et mode d'emploi

La visualisation d'exercices physiques est une pratique connue auprès des athlètes de haut niveau comme Simone Biles ou Astrid Guyart, toutes deux médaillées olympiques. L'IMC est souvent utilisée par les sportifs pour pouvoir s'entraîner sans fatiguer leurs muscles, mais également lorsqu'ils ont des blessures afin de pouvoir revenir à une performance optimale plus rapidement.

Il est à noter que la visualisation a tout à fait sa place dans la pratique physique du commun des mortels. Les études préconisent une durée allant de 15 à 20 minutes par session d'IMC. Aucune activité physique ne doit être réalisée pendant les sessions. D'autre part, les bénéfices de l'IMC sur la force musculaire sont meilleurs lorsque la visualisation est détaillée (Reiser et al., 2011). Pourquoi ne pas commencer par vous imaginer faire des tractions dans la queue du CROUS ?

Kika Petit
M1 MGO



Crédit : www.today.com

Ces villes qui n'existent que sur le papier

« Chercher ses mots », une expression que nous utilisons régulièrement. On peut chercher à mettre des mots sur des objets, mettre des mots sur des idées, mais peut-on mettre des mots sur l'inexistant ?

C'est en tout cas l'exploit surprenant que réalisent les « villes de papier ». Mais que nomme-t-on ainsi ? S'agit-il d'une maquette en origami ? Ou d'un joli croquis sur une feuille colorée ? Eh non, rien de tout ça ! Il s'agit en fait d'une technique peu connue utilisée dans le milieu de la cartographie.

Une idée simple : se prémunir contre des copieurs mal-intentionnés

Façonner une carte topographique prend du temps. C'est un travail de fourmi pour retranscrire de la plus grande agglomération à la plus petite bourgade. Même s'il ne s'agit pas d'un tableau exposé dans un musée, une carte est bien une œuvre. Et comme toutes les œuvres, elle a droit à la protection.

Mais comment faire ? Parce que rien ne ressemble plus à une carte qu'une autre carte... C'est là qu'interviennent les villes de papier. Dans les années 30, deux cartographes américains des noms de Otto G. Lindberg et Ernest Alpers ont l'idée d'inscrire sur leurs tracés le nom d'une agglomération imaginaire : Agloe. A la croisée de deux routes de l'est américain, ils décident d'écrire ces cinq lettres, celles de leurs initiales, comme une signature de leur travail.

Une technique utilisée devant les tribunaux

Mais ils ne communiquent pas sur cette fantaisie. A moins d'être un connaisseur aguerri de la région, impossible de la repérer. Les deux auteurs peuvent donc désormais étudier toute nouvelle carte venant d'être publiée : s'ils découvrent leur ville inventée sur le travail d'un concurrent, cela sera la preuve d'une contrefaçon. Car que pourrait expliquer le hasard si singulier que la même ville imaginaire se retrouve au même endroit, si ce n'est le plagiat ?

Cette technique porta ses fruits une vingtaine d'années plus tard quand la carte de Rand MacNally mentionna Agloe. Les démarches judiciaires sont lancées, mais le procès est perdu par les fondateurs d'Agloe. Car entre temps, informé du pot aux roses, des locaux avaient ouvert à l'endroit désigné sur la carte un magasin nommé « Agloe General Store ». Donc légalement, Agloe n'était plus une simple coquille volontaire sur une carte, mais une sorte de lieu-dit. Dès lors, impossible d'empêcher un autre cartographe de la référencer sur son travail.

Au cœur d'un roman de John Green

Dans la culture populaire, la ville d'Agloe a trouvé sa continuité dans le best-seller de John Green, son roman La face cachée de Margo, paru en 2008. Dans son titre français, le lien avec notre sujet n'est pas évident, mais sa traduction est sans appel : Paper towns, littéralement « les villes de papier ». Le personnage principal, Margo, rêve de liberté, et un jour, elle quitte sa ville d'Orlando sans en toucher mot à quiconque. A travers le cheminement de Margo, John Green va nous faire découvrir l'existence jusqu'alors peu connue des villes de papier. En effet, Margo disparaît volontairement, mais elle refuse de laisser croire à ses proches qu'il lui serait arrivé quelque chose de grave. Elle choisit alors de dissimuler ça et là des indices expliquant qu'elle va bien. Leur point commun ? Tous convergent vers la ville d'Agloe, la fameuse ville de papier. A travers cette destination sans réelle existence, ses amis finissent par saisir le message : Margo veut s'évader, ne plus être attachée à un lieu à la manière d'une ville sur une carte.

Après ces quelques éclaircissements sur le sujet, si un jour vous prévoyez de partir à l'aventure, avec pour seule compagne de route une vieille carte trouvée dans la boîte à gants...méfiez-vous !

Justine BERNARD
L1 LSO

Crédit : Flickr.com

Le fanzine ou le cri de la passion

L'art pour l'art, l'art pour le beau, l'art politique... Pourquoi créer ? Et si on sait, par quels canaux peut-on partager son art ? Et à l'ère du numérique ? Un élément de réponse dans la culture des fanzines, qui sont des trésors de création en dehors des circuits commerciaux.

FANZINE n.m. contraction de l'expression "fanatic magazine", un fanzine est une publication indépendante faite par des passionnés, sur des sujets de niche ou alternatifs, ou simplement non conventionnels.

Le fanzine est une création artisanale, faite de reliures cousues ou collées, illustrée de collages et découpages, de peinture et de feutres, rédigée à la main ou imprimée.

Initialement, le fanzine a vocation à être distribué, copié, recopié, échangé de main en main, dans des bibliothèques spécialisées ou dans des festivals, échappant de ce fait au circuit vertical de l'édition traditionnelle. Leur diffusion est réduite, souvent bénévole, au sein d'une petite équipe, et apériodique.

> Le fanzine apparaît comme un moyen de créer sans entraves

Le concept de fanzine n'est pas récent : dans les années 1930, des fanzines sont créés et échangés par des fans de science-fiction. Ceux-ci s'échangent alors des créations qui sont des appendices, des théorisations, des hommages à leurs œuvres favorites.

Le phénomène du fanzine revêt ensuite un caractère plus politique lorsqu'il est repris en France à la suite de mai 1968. Accompagnés de célèbres slogans et affiches, les fanzines expriment des revendications diverses, allant de publications anarchistes, féministes, ou écologiques. Avec une ligne éditoriale artistique et musicale, des fanzines s'échangent ensuite au sein du mouvement punk. Dans les années 1990, le fanzine devient plus graphique, marquant le début de la BD alternative.

Au fil des époques, et quelles qu'en soient les thèmes, un certain nombre de caractéristiques intrinsèques au fanzine se dégagent : la passion et l'obsession, les sujets minoritaires, le refus de hiérarchisation des cultures, de l'expression artistique en général, la culture du "Do it yourself", et surtout la liberté, tous ces éléments formant la contre-culture du fanzine. Dans l'univers médiatique actuel, de nombreux sujets ont peine à percer la carapace des médias mainstream, obéissant à la tyrannie de l'actualité, à un certain conformisme et ethnocentrisme. Le fanzine apparaît alors comme un moyen de créer sans entraves.

Quand beaucoup étaient d'avis qu'internet aurait raison du fanzine, signant ainsi sa fin, la diffusion massive de l'information n'a que renforcé cette culture. Avec internet, on peut désormais toucher un public plus large, à moindre coût. Aussi, la numérisation offre une manière de stocker et de diffuser des versions numériques des fanzines, avec des bibliothèques en ligne.

La transition à l'ère d'internet a donné naissance à des enfants du fanzine. Par exemple, la fanfiction est un récit de fan pour prolonger, réinventer, réécrire une œuvre existante.

En s'appropriant la culture pop, les fans s'inscrivent dans cette longue tradition du fanzine.

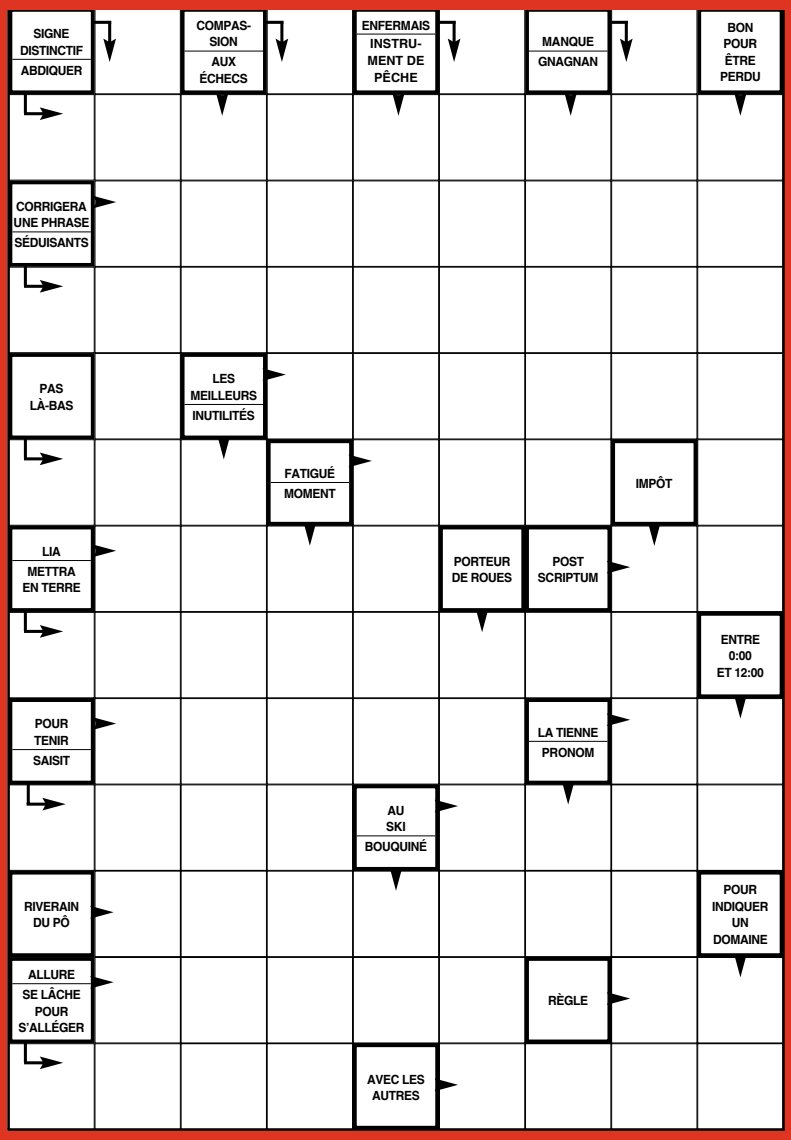
Parfois dévoyées car quelquefois naïves, mièvres ou médiocres, les fanfictions n'en sont pas moins le témoin d'une génération qui veut illustrer, partager, exprimer sa passion anonymement, sans chercher jamais la reconnaissance, si ce n'est celle de fans.

Du fanzine, représentant une alternative contre l'idéologie dominante, est née la fanfiction, qui est davantage une réponse à l'absurde. Du désenchantement de la génération qui a grandi avec les réseaux sociaux, est née cette nécessité de se créer un lieu créatif.

Alors qu'on se sent démuni face à l'état du monde, on adopte une mentalité absurdiste sans tout à fait jeter l'éponge, mais en créant, en s'échappant du système qu'on voit titubant, mais pas perdu.

Leah Kalousdian
M1 MIDO

PAUSE JEU AVEC LA PLUME



							3	9
					1			5
		3		5		8		
		8		9				6
	7				2			
1			4					
		9		8			5	
	2					6		
4			7					